
La dark fantasy **au tableau noir :** **le fait scolaire** **dans** **les fictions** **pour la jeunesse**

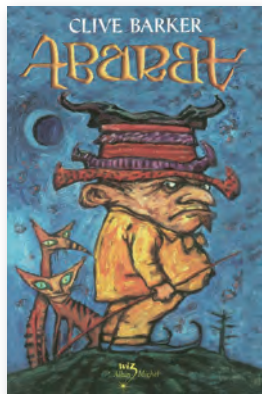
PAR ISABELLE CASTA

La *dark fantasy* n'est que l'un des sous-genres de ces fictions destinées aux grands adolescents – jeunes adultes, mais il est plébiscité par ce public, que ce soit sous la forme des sagas romanesques ou celle des adaptations en films et séries télévisées. La production est donc considérable et transmédiatique.

Des personnages monstrueux et dangereux, surgis du néant, viennent ainsi instaurer le chaos au sein du petit monde rassurant dans lequel vivent les jeunes personnages. Mais il est frappant de constater qu'il s'agit très souvent – déjà dans *Harry Potter* – du monde scolaire, avec ses lieux et ses instances familières aux lecteurs.

Isabelle Casta dresse un inventaire de ces productions et en décode le fonctionnement .

Isabelle Casta, spécialiste des littératures noire, criminelle, sériele et fantastique, enseigne la littérature à l'Université d'Artois. Elle publiera prochainement *Thanatofictions*, chez ELLUG, sous la direction de Lise Dumasy.



une des fondamentales contradictions de la «*dark fantasy*», c'est qu'elle croise deux paradigmes relativement incompatibles : la noirceur permanente et paroxystique des événements, et la nécessaire accommodation à une «*plausibilité*»¹ acceptable pour la narration feuilletonesque, sans laquelle le temps long de la chronique (avec ses épisodes) se fracasse sur le temps court de la crise et de l'événement bouleversant. À part – peut-être – les romans² de Clive Barker (*Abarat*, *Everville*...), la plupart des œuvres assument quand même une part de ce que les Américains appellent une «*feel good story*» – une histoire où l'on se sent bien. Une fois établi ce pacte de lecture, intervient alors pour le public la «*volontaire suspension de l'incrédulité*», selon le critique Coleridge («*willing suspension of disbelief*» en version originale), condition *sine qua non* du fonctionnement de la fiction, cette «*feintise*»³ ludique partagée selon J.M. Schaeffer.

Or, quel dénominateur commun peut concerner à la fois un jeune Américain (ou Anglais) lambda et... Elena Gilbert⁴, héroïne tragique de *Vampire Diaries*? Le lycée... tout le monde y va, vampires et *geeks*, cancracs et «*sublimes créatures*» ! Lorsque les personnages sont trop adultes (Angel ou Spike, dans *BtVS*), ils sont inscolarisables, mais hantent quand même les lieux en tant que prédateurs et/ou protecteurs ; on a vraiment l'impression que le lycée, ou son substitut la faculté, sont les porteurs emblématiques d'un Monde partagé entre personnages et lecteurs : «*This is the real World*»⁵, semblent proclamer aussi bien Tom Jedusor que Willow Rosenberg...

C'est flagrant : les succès réitérés, depuis une vingtaine d'années, de toutes les histoires mettant en jeu «*l'élève imaginaire*» que nous portons en nous donnent à penser que l'univers scolaire, ou périscolaire, est bien l'un des thèmes préférés de la fiction contemporaine – pour adolescents prioritairement.

UN CŒUR DE CIBLE COURTISÉ !

On ne s'attendrait peut-être pas, dans le registre de la fantasy, à une représentation aussi massive et aussi détaillée de la sociabilité juvénile scolaire ; or les raisons en sont précises, spécifiques et légitimes (l'un des bonus du coffret DVD *Vampire Diaries* saison Une s'intitule d'ailleurs : «*Les traditions des vampires et la vie lycéenne – du scénario à l'écran*»⁶).

Le cœur de cible de la *chick lit* – y compris dans sa déclinaison «*dark*» – c'est l'adolescent(e) de 12 à 18 ans, navigant donc entre deux grands ensembles d'appartenance et d'allégeance : l'école et la famille. Notons que nos héroïnes sont souvent déjà en léger déséquilibre quand le récit commence – elles incarnent le statut d'exterritorialité explicité par le sociologue philosophe Georg Simmel («*celui qui est dans une situation décalée, «entre deux», sur le seuil, renvoyé à une altérité*»⁷) :

- Elena Gilbert (*Vampire Diaries*) vient de perdre ses parents dans un accident de voiture et se retrouve seule avec un jeune frère borderline⁸, hébergée par une tante qui a pratiquement leur âge ; médiocre à l'école, elle est absolument incapable de répondre aux questions des professeurs ; heureusement un mystérieux camarade de classe, Stefan Salvatore, surgit et elle remporte un triomphe au cours d'Histoire...

↑
Clive Barker : *Abarat*, Albin Michel Jeunesse, 2002 (Wiz).

↑
L.J. Smith : *Vampire Diaries*, Hachette, 2011 (Black Moon).



↑
Becca Fitzpatrick: *Hush, hush*,
Pocket Jeunesse, 2011.

↑
Richie Tankersley Cusick: *Buffy
contre les vampires: La Moisson*,
Pocket Jeunesse, 2000 (Pocket
Junior).

- Buffy Ann Summers (*Buffy contre les Vampires*) vit chez sa mère divorcée, supporte une petite sœur crispante et a de mauvais résultats scolaires puisqu'elle patrouille toutes les nuits et donc dort en classe ; mais sa meilleure amie, Willow la brillante nerd⁹, veut absolument la réconcilier avec les études : ce sera un échec, sans espoir de retour¹⁰.

- Enfin, *Hush, hush*, le roman de Becca Fitzpatrick, met de la même façon en scène une adolescente banale, Nora, éprouvée par la mort de son père, qui rencontre un beau brun mystérieux aux pouvoirs incompréhensibles¹¹...

Dans les séries télévisées et/ou les films, une heure de classe ne se déroule pas toute entière, on assiste toujours au début ou à la fin, quand la sonnerie retentit et que chacun retourne à son existence singulière: par exemple, dans *Buffy*, Alex est séduit par l'une de ses enseignantes, Mlle French, qui se révèle être une mante religieuse déguisée en femme¹² ; le maire de Sunnydale, Richard Wilkins, est un monstre qui, pendant toute la troisième saison, prépare son « Ascension », lors d'une cérémonie sanglante où il se transforme, en pleine remise des diplômes, en gigantesque tarasque qui avale le principal Snyder, tandis que le précédent principal, Flutie, s'était fait dévorer, lui, par des étudiants devenus une meute de hyènes¹³. Le « slasher » (film de massacre d'adolescents, comme *The Faculty*, Robert Rodriguez, 1998) est d'ailleurs un des *must* du cinéma d'horreur, l'îlot de normalité scolaire devenant peu à peu un vaste labyrinthe sanglant où déplacements et emplacements recèlent tous leurs propres mécanismes de destruction, chorégraphiés comme un ballet de figures obligées.

Buffy par exemple s'interroge sur l'avenir scolaire et professionnel de sa petite sœur, comme n'importe quelle aînée attentive à ses cadets : « Dawn ne resterait pas éternellement. Dans quelques années, elle passerait son bac. Si elle voulait continuer ses études ailleurs qu'à l'université de Sunnydale... Buffy ne pourrait pas la retenir. (...) Pour le moment, elle pouvait encore essayer de veiller sur sa sœur vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine. Mais cela ne durerait pas¹⁴ ».

DES REPRÉSENTATIONS CONVENTIONNELLES

La plupart des réalisateurs de films définissent le lieu clos scolaire comme une des figures du comble : plus il se veut paisible, plus il fourmille de signes inquiétants : Sunnydale. Au contraire, plus son étrangeté ontologique devrait nous frapper - Poudlard - et plus il joue la carte de la tradition, tel un joyau muséal au sein d'un déploiement fantastique revendiqué. Asile, refuge, piège, scénographie compliquée des amours et des métamorphoses adolescentes, la classe voit ainsi se jouer une incessante partie entre utopie et dystopie. Jugeons-en !

Dans le cadre prescrit par la fiction, les apprenties vampires de P.C. et Kristin Cast sont obligées d'aller parfaire leur éducation à la « Maison de la Nuit » - c'est le titre original de la saga, *A House of Night Novel...*, école où elles lisent et regardent... *Harry Potter* évidemment ! Aucun choix non plus pour les héroïnes (Lissa et Rose) de *Vampire Academy*, qui, comme son nom l'indique, accueille et forme l'aristocratie vampire du moment, ainsi que ses gardes du corps : « Je m'appelle Rose Hathaway. J'ai dix-sept ans, je m'entraîne à

protéger et tuer des vampires, et ma meilleure amie a des pouvoirs qui menacent de la rendre folle. Personne n'a dit qu'il était facile d'être lycéenne¹⁵». Les cours y sont denses, et, comme pour n'importe quelle élève adolescente, Rose a besoin de distraction : «la classe vibra d'excitation ; écouter des histoires, surtout des histoires brutales et sanglantes, promettait d'être bien plus intéressant qu'analyser les textes théoriques de notre manuel¹⁶».

Mais la plupart du temps, les vampires vont à l'école pour... passer inaperçus, rencontrer des jeunes de leur «âge» – si l'on peut dire, Edward Cullen ayant 124 ans, Stefan Salvatore 140... – et se fondre dans la masse en attendant de rencontrer l'âme sœur ; c'est pourquoi ils fréquentent des établissements tout à fait normaux, où leur beauté, leur étrangeté ou leur élégance sont vite interprétées comme un signe de séduction supérieure, d'appartenance enviée à la sphère des puissants et des notables ; c'est le cas de Lucius, le vampire roumain : «(...) Il se trouvait à moins d'un mètre de moi, suffisamment près pour que je voie ses yeux. Ils étaient très sombres, presque noirs, et j'eus la curieuse impression qu'une intelligence froide et troublante me transperçait¹⁷».

À ce titre, la rencontre la plus commentée de toute l'histoire de cette littérature reste la stupeur réciproque qui s'empare d'Edward Cullen et de Bella Swan, quand, dans une cafeteria banale, les futurs Roméo et Juliette de la *bit lit* échangent leur premier regard – suivi d'ailleurs d'une désastreuse heure de cours : «Je reconnus Edward Cullen à ses cheveux extraordinaires, assis à côté de l'unique tabouret libre. (...) Au moment où je passai devant lui, il se raidit sur son siège et me toisa. Son visage trahissait cette fois des émotions surprenantes – hostilité et colère (...). Je trébuchai sur un livre qui traînait et dus me rattraper à une table. (...) Les yeux d'Edward étaient d'un noir d'encre¹⁸».

On reconnaît aisément les *topoi* de la rencontre amoureuse canonique, mis en lumière par Jean Rousset dans son ouvrage : *Leurs yeux se rencontrèrent*¹⁹.

UNE DÉFAMILIARITÉ FONDAMENTALE...

Un ghetto, même doré, reste un ghetto ; alors que faut-il élire ? L'apartheid luxueux de Duchesne, ou celui de la *Vampire Academy* ? Ou bien le mélange inquiétant mais roboratif de Sunnydale – lieu dans lequel l'on n'est jamais sûr, en effet, que sa voisine de table ne soit pas une stryge déguisée, et son professeur un loup-garou en phase lunaire ascendante ? La mise en images joue la plupart du temps le «consensus homotopique²⁰» entre fiction et monde de référence, selon l'expression de Bertrand Westphal (*La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Minuit, 2007). Les lieux sont réalistes, et même hyperréalistes, conservatoire de ces traditions américaines qui ont pour nous le charme de l'exotisme : «En mai elle avait obtenu son diplôme de Duchesne, reçu sa couronne de fleurs blanches, et s'était tenue dans la cour pavée, en robe blanche, gants et souliers de satin (...)»²¹. Il est d'ailleurs intéressant de souligner la présence et la prégnance de Rupert Giles, le bibliothécaire anglais de Sunnydale, mentor de Buffy et incarnant toutes les vertus de l'intellectuel absolu, gardien des Livres, héritier du savoir académique, comme ésotérique ; c'est certainement l'un des trois plus importants caractères de la série, puisqu'il

l'îlot de normalité scolaire [devient] peu à peu un vaste labyrinthe sanglant où déplacements et emplacements recèlent tous leurs propres mécanismes de destruction, chorégraphiés comme un ballet de figures obligées.



↑
J. K. Rowling: Harry Potter et les Reliques de la Mort, Gallimard, 2008.

réside à l'épicentre du Mal et du Bien ; en effet, juste sous la Bibliothèque s'ouvre l'une des bouches des enfers²², portail mystique par lequel le monde démoniaque fait retour dans celui des vivants ; savoir lire devient ainsi une question de vie ou de mort.

Cependant, même dans un lieu aussi visiblement « positif » que Poudlard, le danger est présent : la forêt interdite jouxte la cabane d'Hagrid, les professeurs sont parfois d'une malveillance épouvantable (Quirrell, Dolorès Ombrage, Maugrey Fol œil – en fait, un Mangemort déguisé –) et les élèves des monstres en devenir : Malefoy et ses deux séides, Crabbe et Goyle. Bien plus inquiétantes encore sont les périphéries de tous les lieux scolaires : dans *Buffy* les membres de l'équipe de natation se transforment en hommes-poissons (saison 2, épisode 20), tandis que des spectres malveillants hantent aussi bien Poudlard que Sunnydale ; dès qu'on s'éloigne du groupe classe, les fantômes viennent à notre rencontre²³ : parkings où vous attendent les vampires, couloirs mal éclairés, bibliothèques aux rayons effrayants, sous-sols directement reliés à la Bouche des Enfers, internats où pénètrent zombis ou démons : tous les lieux sont contaminés, et, si les fins de *Harry* et de *Buffy* voient s'écrouler aussi bien Poudlard (qui sera reconstruit) que Sunnydale (qui sombre définitivement dans le néant), c'est sans doute qu'il est temps de passer à autre chose...

Les scènes de classe montrent donc d'éphémères plages de calme et de normalité – voire d'ennui – entre deux catastrophes, deux agressions ; mais aussi des espaces où les personnalités minorées dans la hiérarchie de la popularité sont réévaluées.

Lieu de l'inversion, sinon de la subversion d'une « nature » adolescente conventionnellement montrée comme inculte, le « double » nocturne de cette permanente invitation au « cercle des poètes disparus » est filmé comme une charade à déchiffrer car ce qui s'y passe découle toujours de, ou annonce toujours, un processus plus complexe et périlleux.

La plupart du temps commencées sous George Bush et terminées sous Barack Obama, les sagas de « fantasy » scolaire font aussi œuvre discrètement didactique, en proposant un paradoxal ré-enchantement du Monde, qui transfigure le spectacle sans fin des épisodes en mythologie enfin assumée. C'est le règne de la *parrésia* (le « parler-vrai ») qui commence, remplaçant les mensonges d'État par une confrontation pleine d'enseignement. Plus sceptique que dogmatique, cette scénographie scolaire recrée alors la Cité de Paroles de Platon. ●

1. Cette notion me paraît infiniment préférable aux oppositions stériles vrai/faux, ou vraisemblable/invraisemblable.
2. Même conforme aux attentes de la littérature pour la jeunesse, le style de Barker reste et demeure horripilant (*Le Jeu de la damnation*)!
3. « Feindre », c'est faire semblant, c'est aussi la racine de fictif, fiction, fictionnel, etc. Ainsi auteur et lecteur font-ils semblant « ensemble » de croire à la vie et aux aventures de tel ou tel héros...
4. Héroïne-culte de la saga romanesque de Lisa Jane Smith, *Vampire Diaries*, trad. Agnès Girard et Maud Gorloc, Hachette.
5. « Voici le VRAI Monde »!
6. Warner Bros, série télévisée inspirée des romans éponymes de Lisa Jane Smith, produite et réalisée par Julie Plec et Kevin Williamson, 2011.
7. Présentation de l'ouvrage *Exterritorialité, énonciation discours*, dir. Héliane Kohler et Juan Manuel Lopez Munoz, Peter Lang, 2011, in *Cahier des Parutions Peter Lang*, 2010-2011, p. 31.
8. Il vit à peu près la même chose qu'elle, mais secrètement ; alors qu'il est patent qu'elle « sort » avec Stefan, lui s'éprend d'une jeune fille nommée Anna, dont il découvre finalement que c'est aussi un vampire, qui se fait tuer par son oncle John... pas de chance pour Jérémy, précédemment amoureux d'une certaine Vicky Donovan, elle aussi vampirisée par Damon et finalement tuée par Stefan – alors qu'elle s'attaquait à Elena!
9. Ce stéréotype de « l'intello brillante, mais pas très belle (ni très cool) », se retrouve dans de nombreux romans pour la jeunesse ; le terme de « geek » lui est souvent associé (petit génie en informatique – le plus souvent – inadapté à la vie sociale).
10. *BtVS*, produit et réalisé par Joss Whedon, Twentieth Century Fox, épisode « Tous contre Buffy », saison 6, 2001.
11. « Son regard noir me transperça et les coins de ses lèvres se relevèrent ; l'espace d'une seconde, mon pouls s'emballa (...) Son sourire n'avait rien d'amical. Il n'aurait que des ennuis. » (*Hush, hush*, Becca Fitzpatrick, trad. Marie Cambolieu, éditions du Masque, Paris, 2009, p. 19). Le titre signifie : « secret ».
12. « Le Chouchou du prof », saison 1, épisode 4.
13. « Les Hyènes », saison 1, épisode 6.
14. *BTVS : Les Portes de l'Éternité*, Yvonne Navarro, trad. Isabelle Troin, Fleuve Noir, 2003, p. 123.
15. Richelle Mead, *Vampire Academy : morsure de glace*, trad. Karen Degrave, éditions Castelmor, 2010, p. 17.
16. *Op. cit.*, p. 59.
17. *Comment se débarrasser d'un vampire amoureux*, Beth Fantaskey, trad. Elsa Ganem, éditions du Masque, 2009, p. 19.
18. Stephenie Meyer : *Fascination*, trad. Luc Rigoureux, Hachette, 2005, p. 34-35.
19. Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent*, José Corti, 1981.
20. Formule qui signifie qu'il n'y a pas d'écart manifeste entre le réel tel que nous le percevons... et les décors choisis pour le film et/ou l'histoire ; en revanche, en *high fantasy*, les « mondes » n'ont rien de commun avec le nôtre (*La Terre du Milieu*, chez Tolkien).
21. Melissa de la Cruz, *La Promesse des Immortels*, trad. Valérie Le Plouhinec, Albin Michel, 2011, p. 34.
22. Notons que le sous-sol californien est le lieu de la subduction de la plaque pacifique sous la plaque nord-américaine et la plaque Juan de Fuca : c'est cela qui est transposé dans *Buffy* ; un portail mystique entre deux univers.
23. Par exemple dans « La Soirée de Sadie Hawkins », saison 2, épisode 19.